

ANTIQUITÉ ET TRADUCTION. DE L'ÉGYPTE ANCIENNE À JEROME

Michel Ballard avec la collaboration de Yves Chevrel et Christian Balliu,
Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion,
coll. « Traductologie », 2019, 126 p.

Cindy LEFEBVRE-SCODELLER¹

Michel Ballard travaillait à l'élaboration d'un ouvrage sur la traduction dans l'Antiquité lorsqu'il nous a quittés en avril 2015. C'est grâce à Lieven D'hulst, Mickaël Mariaule et Corinne Wecksteen-Quinio, qui se sont vu confier le manuscrit « en l'état » par l'épouse du traductologue, que *Antiquité et traduction. De l'Égypte ancienne à Jérôme* a finalement pu voir le jour en 2019 dans la collection « Traductologie » des Presses universitaires du Septentrion, collection que Michel Ballard avait contribué à créer. Une belle façon de boucler la boucle. Pour mener à bien la publication de cet ouvrage posthume, les trois éditeurs (au sens anglo-saxon du terme) ont fait appel à des chercheurs de renommée internationale qui ont chacun contribué à l'élaboration de cet ouvrage. Ainsi, « Yves Chevrel (professeur émérite à l'Université de Paris-Sorbonne) [...] a plus particulièrement collaboré aux chapitres sur Rome, et [...] Christian Balliu (professeur à l'Université libre de Bruxelles) [...] a contribué au chapitre consacré à Jérôme » (p. 10). Lambert Isebaert et Jan Tavernier (professeurs à l'Université catholique de Louvain) ainsi que Simos Grammenidis (professeur à l'Université Aristote de Thessalonique) ont également apporté leur expertise.

Michel Ballard, qui a consacré la majeure partie de ses innombrables travaux à l'élaboration de ce qu'il a appelé la « traductologie réaliste »², a toujours porté un intérêt particulier à l'Histoire de la traduction. *Antiquité et traduction* trouve ainsi sa place dans un cycle de publications importantes dans le domaine et fait suite à *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions* (publié en 1992, réédité en 2007 aux Presses universitaires du Septentrion) et *Histoire de la traduction. Repères historiques et culturels* (publié en 2013 chez De Boeck). Il s'est agi, dans *Antiquité et traduction*, de revenir aux origines de la traduction et d'approfondir des points déjà abordés dans les deux ouvrages précédents en citant notamment de nombreux exemples, l'objectif étant « d'apporter un nouvel éclairage sur la place de la traduction dans l'Antiquité en tenant compte des publications récentes dans le domaine » (p. 9).

L'ouvrage se compose d'un avant-propos des trois coordinateurs de l'ouvrage (p. 9-10), d'une introduction (p. 10-11) et de huit parties qui suivent un ordre chronologique : « L'Égypte Ancienne » (p. 13-19), « La Mésopotamie » (p. 21-28), « La Grèce : absences et interdits » (p. 29-36), « L'époque

¹ Université de Limoges, France, cindy.lefebvre-scodeller@unilim.fr

² Voir son article, « Epistémologie de la traductologie réaliste » :
<http://www.diacronia.ro/ro/indexing/details/V2214/pdf>

ptolémaïque et la traduction des Septante » (p. 37-45), « Rome : les traductions à l'origine de la littérature latine » (p. 47-58), « Traducteurs et « traductologues » latins : de Cicéron à Boèce » (p. 59-75), « Le christianisme, épice de traduction et de pouvoir » (p. 77-86) et « Saint Jérôme (Stridon, Dalmatie, v. 347 – Bethléem 419/420) » (p. 87-113). Suivent une bibliographie (p. 115-120), des informations sur l'auteur et les contributeurs (p. 121-122) ainsi qu'un « Index des traducteurs et traductologues » (p. 123-124).

« Témoignages » est le mot-clé de la première partie qui, consacrée à l'Égypte ancienne, répertorie diverses attestations de la pratique d'une certaine forme de traduction au cours de cette période de l'Histoire. Les inscriptions gravées sur les parois des tombes des princes d'Éléphantine permettent d'affirmer que la fonction officielle de « chef-interprète » existait à l'époque, et que l'activité de traduction a, dans un premier temps, revêtu une forme orale (interprétation). La « traduction proprement dite » (p. 13) (écrite) occupe une place largement moindre, ce qui peut sembler paradoxal dans une région qui fut le berceau de l'écriture. Les tablettes d'El-Amarna attestent toutefois de l'existence d'un glossaire égypto-akkadien, par exemple ; et l'on peut également noter l'existence d'une version akkadienne et d'une version égyptienne d'un même traité de paix.

Dans la deuxième partie, consacrée aux civilisations mésopotamiennes, Michel Ballard souligne l'évolution du système d'écriture depuis des signes représentant un concept à d'autres signes, les caractères cunéiformes, représentant des sons. Il recense ensuite les divers fragments de tablettes retrouvés, sur lesquels figurent des sortes de dictionnaires sumérien/akkadien, témoins de la situation de bilinguisme de l'Empire. Il existe également des preuves de l'existence de lexiques trilingues et même quadrilingues. D'autres tablettes présentent des textes rédigés à partir d'œuvres préexistantes. Tout cela atteste d'une activité de traduction, que ce soit à des fins utilitaires ou dans l'objectif de préserver l'accès à une culture antérieure qui suscitait l'admiration. La réflexion menée dans la troisième partie, consacrée à la Grèce, prend racine dans le constat d'un paradoxe : bien que caractérisée par une réflexion sur le sens et l'interprétation associée à une analyse du langage (Platon, Aristote), la civilisation grecque, indifférente voire méprisante vis-à-vis des autres civilisations qu'elle considère comme barbares, ne pratique pas la traduction. Michel Ballard ne trouve à cet « ethnocentrisme forcené » (p. 31) que deux exceptions : l'une dans un dialogue du *Critias* de Platon, l'autre dans les récits de voyage d'Hérodote.

Après avoir replacé dans le contexte historique l'arrivée au pouvoir des Ptolémées, l'auteur souligne la rupture que représente leur règne par rapport aux Grecs du Péloponèse vis-à-vis de la traduction : alors que du temps de ces derniers on ne traduisait quasiment pas, les Ptolémées manifestent pour leur part un « désir de s'approprier [...] les grands textes ésotériques, historiques ou religieux des différentes communautés constituant le royaume » (p. 39) – et cette appropriation passe par la traduction. La pierre de Rosette, tout comme la

traduction des Septante, appartiennent à cette époque marquée par l'ambition culturelle des souverains qui se sont succédés. Michel Ballard rappelle que c'est Philon qui a accentué le caractère divin de la Septante, faisant de cette traduction un équivalent total de l'original, mais qu'à la fin du II^e siècle les Juifs l'ont toutefois remplacée par trois autres traductions de l'Ancien Testament parce qu'ils « estimaient qu'à l'époque la Septante avait été corrompue par l'interpolation par les chrétiens de passages contenant des préfigurations du Christ » (p. 45).

Dans la partie consacrée à Rome sont présentées les relations qui existent entre les écrits rédigés en grec et ceux rédigés en latin. On y voit, à travers des références à de nombreux auteurs et à de nombreuses œuvres, comment la littérature latine a pris racine dans une activité de « traduction » (on pourrait plus volontiers parler d'imitation ou d'adaptation), et ce dans des domaines variés : le théâtre, l'épopée, ou encore l'historiographie ; mais également concernant ce qui pouvait s'apparenter à des « romans », ainsi que des ouvrages d'agronomie ou des traités. Le rapport des Romains aux deux langues en présence dans l'Empire est pragmatique et réaliste : selon les situations, ils utilisent le grec ou le latin (et recourent alors à des interprètes). Toutefois, le nouveau rapport à la langue grecque, engendré par les traductions-adaptations en latin, va mener quelqu'un comme Lucrèce à déplorer « la pauvreté de sa langue maternelle » (p. 58).

Cette prise de conscience de l'infériorité du latin par rapport au grec dans ce qu'il peut exprimer, mais surtout quant à la façon dont il peut exprimer les choses, a amené différents personnages (que Michel Ballard désigne dans l'intitulé de cette partie comme étant des « traducteurs et 'traductologues' latins ») entre le II^e siècle av. J.-C. et le VI^e siècle ap. J.-C. à s'exprimer sur la façon dont les mots grecs peuvent être rendus (Cicéron en identifie trois : la traduction par un seul mot latin, par plusieurs mots latins, ou par l'emprunt du terme grec). Les exemples cités, qui relèvent essentiellement des domaines poétique, philosophique et scientifique, montrent que ces personnages considèrent la traduction comme une activité positive en ce qu'elle est formatrice (travail du style) et permet d'enrichir le lexique. Pour décrire la façon dont les Romains concevaient la traduction-imitation, Michel Ballard propose d'utiliser l'expression « traduction aménagée » (p. 65) plus juste selon lui que « traduction libre ». Dans d'autres domaines, comme l'historiographie ou le théâtre, la présence du grec est encore prégnante pour diverses raisons. La langue grecque a également été celle dans laquelle le christianisme a débuté sa diffusion dans l'empire romain (langue du Nouveau Testament).

Toutefois, comme Michel Ballard le démontre dans la partie consacrée au « christianisme, épice de traduction et de pouvoir », l'évangélisation dans l'Empire romain s'est effectuée dans un contexte multilingue (hébreu, grec, latin, araméen), ce qui a créé des besoins en traductions. La prédication se faisait dans un premier temps à l'oral, puis était consignée dans les Évangiles : il y avait donc d'abord une traduction orale, suivie d'une traduction écrite. A la

fin du II^e siècle, on prêche en latin et non plus en grec dans les Églises d'Occident.

La dernière et plus longue partie (27 pages) de l'ouvrage est consacrée à Jérôme, qui a dédié toute sa vie à la traduction. Comme on le sait, il a également formulé des réflexions sur l'acte du traduire (notamment dans sa *lettre à Pammachius*, que Michel Ballard considère comme « fondatrice en matière de traductologie » (p. 103)), et s'est souvent efforcé de justifier son approche. Au cours de ce récit fouillé sur la vie de Jérôme, Michel Ballard montre toutefois que le saint patron des traducteurs s'est parfois contredit lorsqu'il exprimait ses conceptions de la traduction.

Pour conclure, nous ne pouvons que saluer la publication d'un ouvrage dédié à une période historique bien particulière, qui plus est fondatrice de toutes les théorisations et théories de la traduction qui suivront au cours des siècles suivants. Si l'on retrouve dans *Antiquité et traduction* des points déjà développés dans les deux autres volumes que Michel Ballard a consacrés à l'Histoire de la traduction, il entre ici davantage dans le détail ; qu'il nous soit permis de penser que chacun des chapitres aurait pu connaître un développement tel que celui sur Jérôme si la vie avait laissé à l'auteur le temps de terminer le travail entrepris.